

Le Linceul : un signe

Par le Père Pochon, s.j.

Le Père Martin Pochon, jésuite, ingénieur par sa formation initiale, est actuellement formateur au Centre d'Etudes Pédagogiques Ignatien, à Paris¹. Il montre ici l'importance de l'environnement culturel qui porte le signe et permet de le comprendre. C'est le contexte de sens qui permet de lire le Linceul ou les linges "affaissés" dans le tombeau vide comme des signes de la Résurrection.

Le signe est un événement matériel qui désigne autre chose que lui-même.

Entre l'événement matériel et ce qu'il désigne il y a un changement d'ordre. Entre le doigt qui désigne la lune et la lune, il y a de l'espace.

Entre le feu rouge perché sur un poteau et l'arrêt de la voiture il y a des éléments de langage qui ne sont pas de l'ordre de la couleur ni de la forme qui le supporte.

L'événement matériel ne parle pas de lui-même, il suppose un univers d'interprétation. Il en est de même pour le Linceul de Notre Seigneur.

1 - Prenons un premier exemple, très simple, celui d'un jeu de piste :

Dans le cadre ludique d'un jeu de piste, un événement matériel, un chiffon rouge accroché à une branche peut signifier : "*cherchez le message caché dans un rayon de 5 mètres*". Mais ce signe tangible ne peut être compris que par ceux qui auront entendu les règles du jeu données au départ. Le chiffon rouge ne dira rien au chasseur qui passera par là. Au mieux il indiquera une présence humaine.

Si l'on connaît ce qui est désigné, le signe devient évident. Le chiffon rouge parle immédiatement à l'enfant qui fait partie des joueurs. Pour le chasseur, il n'y a pas d'immédiateté. S'il veut en savoir plus, il faudra qu'il explore tout ce que peut évoquer pour lui ce genre d'objet. Il fera appel à sa mémoire et à son imagination, il confrontera ce qui lui vient

¹ Le Père Pochon est par ailleurs l'auteur de "*Adam et Eve, ou la mémoire d'un avenir*" - 1996, et de "*L'offrande de Dieu*" - 2010 - Collection "*Vie Chrétienne*".

à l'esprit avec ce qu'il observera, en élargissant son champ d'investigation. Il pourra par exemple chercher dans tout le périmètre avoisinant, pour voir si le chiffon ne désignerait pas un autre objet matériel ou s'il n'était qu'un jalon sur un itinéraire. Il est évident que le temps qu'il consacrerà à cette recherche sera fonction de ses centres d'intérêt personnels.

Si le chasseur croise les enfants, ils pourront lui expliquer le sens des signes qu'ils ont disposés, mais il faudra, s'il leur manifeste sa perplexité devant ce chiffon, qu'ils ne se moquent pas de lui s'ils veulent être entendus dans leurs explications ; il faudra qu'ils se montrent dignes de confiance.

Le signe n'établit donc une communication entre deux personnes que sur la toile de fond d'un terrain d'entente.

Entre l'événement matériel qui fait signe et ce qui est signifié, il y a toujours un univers de signification. Le passage du signifiant au signifié se fait toujours à l'intérieur d'un univers de langage.

Il arrive même qu'un signe ne soit perçu correctement dans sa réalité matérielle que si l'on a connaissance de sa signification. Ainsi les ordinateurs ont encore beaucoup de mal à déchiffrer les écritures manuscrites, car ils ne peuvent s'appuyer sur le sens des mots et des phrases pour élucider ce qui n'est pas clairement défini. On retrouve le même genre de difficultés avec les logiciels de traduction. Ce n'est qu'à partir du sens global que l'on peut affiner le choix des "*signifiants*"; toute traduction met en œuvre un cercle herméneutique, c'est à dire une interprétation² où la compréhension finale invite à reconsidérer le début : une première ébauche permet de deviner le sens visé par l'auteur, ce qui permet dans une relecture d'améliorer le choix des mots et donc la traduction.

Le signe ne parle donc que dans un système de signification, dans un registre de compréhension. Le signe suppose toujours trois éléments :

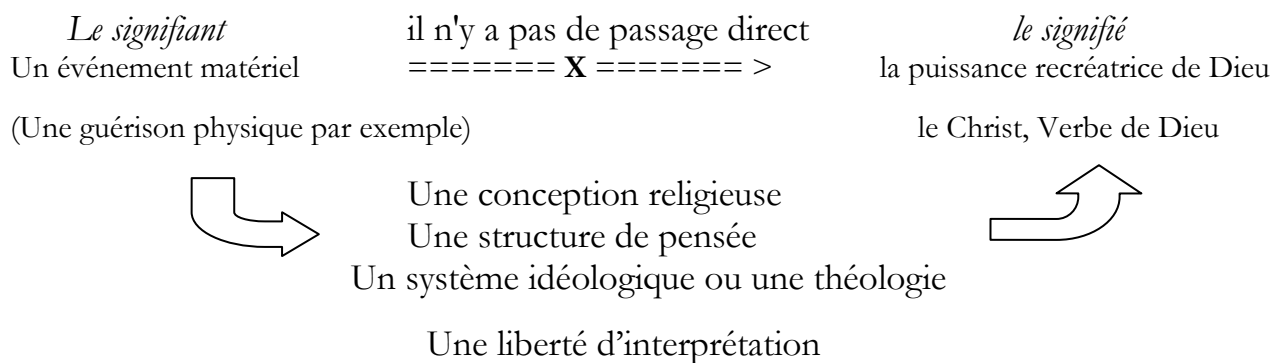
- le système de signification dans lequel on se situe, c'est l'englobant du signe et du signifié ;
- le signifiant, i.e. l'élément matériel ou l'événement qui est l'aspect matériel du signe ;
- le signifié, i.e. ce qui est désigné, qui est de l'ordre du sens.

² L'herméneutique était initialement l'interprétation des livres sacrés.

Le signe n'établit donc une communication entre deux personnes qu'à la condition que ces personnes aient un registre de signification en partie commun.

2 - Rapprochons-nous maintenant de notre sujet, considérons ce que le Nouveau Testament désigne sous le vocable de "signes et prodiges".

Les guérisons opérées par Jésus sont présentées comme des signes. Ce que nous venons de dire permet de le comprendre aisément. Les récits de guérison comprennent toujours les trois dimensions que nous venons d'évoquer :



- Ce qui distingue les signes des Evangiles des signes de piste, c'est que l'événement qui fait signe est un "prodige". C'est la guérison subite d'un malade ou un phénomène étonnant, inhabituel, qui rompt avec l'enchaînement ordinaire des choses de la nature. Les aveugles voient, les sourds entendent, les paralysés prennent leurs grabats et marchent, les lépreux sont guéris, etc. Ces événements physiques sont de l'ordre du signifiant, car ils ouvrent une question dans l'ordre du sens, ils posent la question de ce qu'ils signifient, de ce qui est signifié par là.
- Dans les Evangiles, ces événements physiques surviennent concomitamment à une parole, à un univers de sens rendu présent par celui qui guérit, ou qui dit guérir. La nature semble immédiatement ordonnée à la parole, alors que d'habitude la transformation de la nature passe toujours par un travail plus ou moins important. Là, les deux ordres semblent communiquer immédiatement : le ciel et la terre se rejoignent parfaitement. Dans ce registre culturel, on

dira que les cieux sont ouverts et que les anges de Dieu montent et descendent au-dessus de celui par qui le prodige arrive. Ce dernier sera appelé Verbe de Dieu, parole active et dynamique, parole en actes.

- Mais entre les deux, entre la guérison et la reconnaissance de Dieu ou de sa puissance créatrice, il n'y a pas d'immédiateté. Certains comme l'aveugle-né (cf. Jn, 6) cherchent à connaître davantage celui par qui la puissance créatrice de Dieu, sa miséricorde et sa bienveillance se sont manifestées. D'autres se sont demandé si ce n'était par la puissance du diable que ce Jésus de Nazareth guérissait. Pour dire cela, ils prenaient appui sur une certaine interprétation de la loi religieuse : peut-on guérir, travailler, le jour du sabbat ? Les représentations culturelles des témoins conditionnent l'interprétation du signe, elles peuvent éventuellement faire obstacle.
- Dans le cas des signes rapportés par les Évangélistes, le lien entre l'événement physique et la personne de Jésus n'est pas remis en cause. Dans les cas des miracles de Lourdes, le lien lui-même entre la guérison et le contexte religieux dans lequel elle se produit peut être remis en cause. Certains affirment que l'on connaît des cas de guérisons spontanées³ et, disent-ils, compte tenu du nombre de malades venant à Lourdes, il n'est pas étonnant que certaines se produisent à Lourdes. Ils considèrent le discours tenu par les "*miraculés*" comme l'habillage d'une guérison qui serait survenue ailleurs, si le malade s'était trouvé ailleurs au moment de sa guérison. Ou encore ils attribuent au psychisme du malade un rôle premier, ce qui permet souvent d'intégrer ce que disent les miraculés, car la guérison qu'ils vivent est tout autant spirituelle que physique. Mais cette dernière interprétation laisse en suspens bien d'autres aspects.
- Ce qui précède suffit à montrer :

³ Ce qui resterait à vérifier tout aussi scrupuleusement que les guérisons. Dans une émission intitulée "*Miracles et guérisons inexplicables*" présentée par François de Closet, les guérisons spontanées présentées n'avaient pas du tout les mêmes caractéristiques physiques ou physiologiques.

- * qu'il n'y a pas de signe, s'il n'y pas de guérison effective. Il n'y a pas de signe sans signifiant. Ou alors il faudrait considérer que les Evangiles ne sont que de belles histoires pour les enfants ;
 - * qu'un signe est plus une épreuve qu'une preuve. On peut entendre le terme d'épreuve au sens photographique du terme, car l'événement physique conduit ses témoins à révéler leur univers de langage et de sens, à le manifester. Les guérisons opérées par Jésus révèlent l'univers mental des pharisiens qui donnent la priorité aux prescriptions légales et non à la vie du "*miraculé*". Les miracles de Lourdes révèlent l'allergie des "*matérialistes*" à toute transcendance. Après tout, leur démarche est rationnelle, car beaucoup de phénomènes inexplicables à une époque ont trouvé leur raison à une autre époque. Ces signes révèlent aussi la "*bonne volonté*" de ceux qui désirent connaître davantage celui ou celle qui est plus directement associé à la guérison (Jésus, Marie ou tel saint), et ils prennent la qualité de ce qui est advenu dans les corps comme critère de vérité des propos qui sont associés à l'événement physique.
- La guérison d'un homme ou d'une femme est donc toujours une épreuve, une mise à l'épreuve des témoins, de leurs systèmes de représentation et de la manière dont ils considèrent ces systèmes. Soit ils donnent la priorité à la vie concrète des hommes, la considérant comme lumière de leur intelligence (cf. Jn 1, 4), soit, au contraire, ils considèrent leurs représentations comme critère d'appréciation de la vie. En effet :
- * s'ils sont idéologues, ils négligeront l'événement de la guérison et prendront leurs constructions mentales comme critère d'estimation de l'événement. Il n'y aura pas pour eux d'obéissance de l'intelligence à ce qui se révèle dans l'expérience historique, il n'y aura pas d'écoute attentive et active. Ils chercheront à se débarrasser de la cause du questionnement. Il n'y aura pas d'intelligence possible de l'événement, il ne leur restera que la solution du rejet. Ils ne chercheront pas à s'approcher de l'événement pour l'analyser de plus près. Ils

n'auront donc pas une attitude que nous qualifierions aujourd'hui de scientifique. Il n'y aura pas non plus d'attitude de foi au sens biblique du terme – la foi se caractérisant dans la Bible par le fait d'avoir des yeux pour voir et des oreilles pour entendre. On dira qu'ils sont de "*mauvaise foi*";

- * s'ils donnent priorité à la vie de celui qui était malade, si la vie est la lumière qui les guide, ils accorderont du crédit à la parole de celui par qui il y a eu guérison, car il n'y a pas plus important et authentique que la vie. Ils chercheront à l'écouter.

L'observation de la guérison les conduira à remettre en chantier leurs conceptions théoriques, si celles-ci ne permettent pas de rendre compte de l'événement ;

- * s'ils ne comprennent pas mais veulent comprendre, ils chercheront sans doute à vérifier la véracité de la guérison, puis ils chercheront à inclure dans leur réflexion tous les éléments connexes à la guérison : la demande du malade, les paroles de Jésus, les commentaires de Jésus, ceux des témoins... etc. Ils chercheront à faire des liens entre ces différents éléments et ces différents ordres, car le propre de la raison est d'établir des rapports entre les choses et les événements, la raison n'est pas une vérité toute faite. Si leur recherche est "*de bonne foi*", ils seront conduits à prendre en compte le contenu des paroles de Jésus et à aller au-delà de la psychologie, voire de la psychosomatique. S'ils sont de "*mauvaise foi*", ils n'iront pas voir, de peur de devoir remettre en chantier leurs conceptions.

Le signe est toujours le lieu d'une liberté : celle de vouloir ou de ne pas vouloir connaître ce qui est désigné, celle de relier ou de ne pas relier l'événement au contexte de langage qui le porte. Mais les choix qui résultent de cette liberté ne sont pas neutres ; celui qui intègre le réel tel qu'il se révèle a plus de chance de vivre librement, car en faisant cela il ne refuse pas l'inattendu de la vie, alors que celui qui réduit l'univers à ce qu'il en connaît déjà borne son existence à ce qui est conforme à ses conceptions ; il ne risque pas de progresser dans sa relation au monde – par ailleurs il disqualifie le travail de tous les chercheurs à venir.

3 - Rapprochons-nous encore un peu plus du sujet qui nous intéresse : considérons le tombeau vide.

Pour les Evangélistes, il fait signe et il "*fonctionne*" comme un signe :

- il comporte un événement tangible et matériel : des linges *vides*, des linges *retombés* ou *affaissés* (selon les diverses traductions), dont Jean nous donne une description précise ;
- pour Jean, ce vide parle de la résurrection, il désigne la résurrection du Christ, il exprime quelque chose de la vie du Père, de la vie du Fils et des relations de Jésus avec Notre Père ;
- mais il n'y a pas d'immédiateté. Dans ce registre de compréhension, le Linceul, dans sa matérialité, joue le rôle de signifiant ; l'univers d'interprétation est celui de la Bonne Nouvelle, et la résurrection est le signifié. Le décryptage de l'événement tangible est conditionné par l'univers mental des témoins et leur liberté d'interprétation :
 - * les soldats, qui sont là pour faire respecter l'ordre, accusent les disciples de vol ;
 - * Marie-Madeleine, elle, pleure la disparition du corps de Celui qu'elle aimait ;
 - * Jean, quant à lui, rentre avec Pierre dans le tombeau, il voit et il croit. Et l'on peut légitimement penser en lisant son Evangile, que la disposition des linges était parlante pour lui et désignait la résurrection, sinon on ne comprendrait pas pourquoi l'Evangéliste prend la peine de décrire en détail les différents linges et leur disposition. C'est pourquoi nous trouvons intéressante une traduction proche de celle proposée par Mgr Jean-Charles Thomas⁴ :

*"Donc Pierre sortit ainsi que l'autre disciple et ils coururent ensemble et l'autre disciple courut plus vite, dépassa Pierre, et arriva au sépulcre en premier et en se penchant il voit les linges affaissés ; cependant il n'entra pas. Arriva alors aussi Simon-Pierre qui le suivait et il entra dans le tombeau ; et il contemple les linges affaissés et le suaire qui était sur la tête [de Jésus], non pas avec les linges affaissés mais à part [ou différemment] enroulé en son lieu propre. Alors après entra aussi l'autre disciple qui était arrivé le premier au tombeau, et il vit et il crut. "*⁵

⁴ cf. "*Les linges de l'ensevelissement*", MNTV N°40, juillet 2009, p. 3-9.

⁵ Il est évident que la traduction de ce passage met en œuvre le "*cercle herméneutique*" évoqué ci-dessus : c'est le sens approché par une première lecture qui permet de faire un choix des mots possibles.

- Mais, pour passer de la disposition particulière des linges à la foi en la résurrection du Christ, il faut un arrière-plan qui n'est pas matériel. Il est clair que si aujourd'hui nous découvrions une pierre tombale déplacée dans un cimetière et que, regardant plus avant, nous trouvions un cercueil ouvert avec des habits vidés de leur contenu, notre première pensée ne serait pas de penser que le défunt est ressuscité. Nous nous demanderions ce qui a bien pu se passer : qui a retiré le corps du défunt et a pris soin de lui ôter ses vêtements ? Qui les a disposés soigneusement pour faire penser à une apparence humaine ? Pour peu que les journaux aient fait mention dans l'actualité récente de sépultures profanées, nous nous demanderions quel est le mauvais plaisant qui a voulu mettre en scène une résurrection, au mépris du respect du corps du défunt. Il n'y a donc pas à s'étonner de la réaction des gardes qui accusent les disciples ; ne les méprisons pas trop vite. D'ailleurs ce décalage entre le jugement que nous portons spontanément sur les gardes du tombeau et ce que nous penserions aujourd'hui face à une tombe éventrée montre que notre réflexion s'appuie sur bien d'autres considérations que l'événement physique.

Mais les disciples, eux, ne pouvaient accuser les gardes, car ils savaient que les soldats n'avaient aucun intérêt à faire disparaître le corps. Et ils savaient qu'eux-mêmes n'avaient rien fait. Ils étaient renvoyés à une énigme concrète : qu'était devenu le corps et pourquoi les linges étaient-ils dans cette disposition ? Ils n'ont pas répondu immédiatement.

Ce qui précède montre que les linges trouvés par Pierre et Jean ne prouvaient rien par eux-mêmes. D'ailleurs il n'est pas dit que Pierre a cru en la résurrection en voyant la disposition des linges. Mais cette disposition et l'absence de corps ouvraient le champ de la réflexion. Il faudra la rencontre du Ressuscité pour que Marie-Madeleine croie. Le témoignage des femmes et le tombeau vide ne suffiront pas à susciter la foi des disciples – hormis celle de Jean.

La diversité des interprétations face au tombeau vide et la non-foi des disciples après cette découverte montrent que le signe suppose toujours un univers de pensée qui conditionne son interprétation. Dans le même temps le récit évangélique nous montre que celui qui croit est aussi celui qui regarde de près. L'observation minu-

tieuse des faits va de pair avec la découverte du sens. Celui qui a compris que le doigt montre le ciel, regarde précisément le doigt pour voir quel astre il désigne. L'attention au signifiant matériel va de pair avec l'attention au signifié et à l'univers de signification auquel il renvoie. Ce n'est pas un hasard si le premier à reconnaître le sens du tombeau vide est le "*disciple bien aimé*", celui qui était proche du cœur de Jésus. Ce n'est pas un hasard non plus si l'Évangile de Jean est celui qui cherche sans cesse à considérer les actes de Jésus comme des signes, s'il cherche sans cesse à expliciter le sens des actes de Jésus et à expliciter la réaction de ceux qui refusent d'entrer dans une attitude de foi qui permet de comprendre. La tradition chrétienne n'a-t-elle pas choisi l'aigle pour symboliser l'évangéliste ? Et l'aigle n'est-il pas l'oiseau capable de voir le moindre mouvement de vie sur la terre depuis le ciel, tout en étant, selon la légende, capable de regarder le soleil, la source de la lumière ? Jean n'est-il pas celui qui s'intéresse autant aux détails matériels qu'à leur signification ou à ce qu'ils désignent ? N'est-il pas celui qui perçoit le sens des événements ?

4 - Venons-en enfin au Linceul du Christ.

Nous constatons qu'il fait signe aujourd'hui, comme le tombeau vide faisait signe aux disciples hier.

- Il comporte une dimension matérielle, l'image "en négatif" d'un corps ayant subi le supplice d'une crucifixion. Pour beaucoup, cette image est considérée comme "*non faite de main d'homme*". Cette empreinte tient du "*prodige*", en ce sens qu'actuellement personne ne sait la reproduire dans ses différents aspects. L'observation minutieuse de la relique met en relief des données que l'on a du mal à relier les unes aux autres, la raison est mise à l'épreuve.

* Tous les médecins qui ont étudié de près ce tissu affirment que cette empreinte a été faite par le cadavre d'un homme crucifié, mais aucun n'a pu reproduire ce type d'empreinte avec un cadavre, et pourtant les cadavres ne manquent pas ! On entend dire parfois qu'une empreinte de ce type aurait été laissée sur des draps par des personnes ayant beaucoup souffert et transpiré, mais aucun article scientifique n'en témoigne.

Il est significatif que les articles de *Science et Vie* (N° 1054, juillet 2005) et de *Sciences et Avenir* (N°767, janvier 2011), qui présentent des essais de reproduction du Linceul, mentionnent la plupart des articles publiés dans des revues à comité de lecture, sauf précisément celui qui rapporte les observations les plus directes et les plus étayées sur la nature de l’empreinte, à savoir celui de L. A. Schwalbe et R. N. Rogers publié dans la revue à comité de lecture *Analytica Chimica Acta*, (N°135, Amsterdam, 1982) : un article rédigé à la suite des travaux minutieux du S.T.U.R.P. Leur conclusion était sans appel : l’empreinte de la forme du corps n’est pas due à des pigments, mais à une altération superficielle des fibres du tissu.

- * L’analyse du taux de carbone 14 trouvé dans un échantillon du tissu correspond à celui que l’on trouve habituellement dans les substances végétales datant du XIV^{ème} siècle ; mais les éléments d’archéologie, que l’on cherche toujours à associer à ce type de mesure, sont contradictoires avec cette date : le tissu porte, autour de l’empreinte du visage, des traces de caractères grecs, latins et araméens que les paléographes et épigraphes datent du premier siècle, une période bien antérieure au XIV^{ème} siècle. Les traces de flagellation indiquent que le bourreau s’est servi d’un fouet à lanières terminées par de petites altères ou par des osselets, ce qui correspond très exactement au flagrum romain, inconnu du Moyen-Âge. L’homme a été crucifié par des clous enfoncés dans les poignets, ainsi que faisaient parfois les romains, alors que cette méthode semblait parfaitement inconnue de l’occident du Moyen-Âge qui représentait toujours le Christ avec les clous dans les paumes. Enfin, une enluminure du codex de Pray, datée de la fin du XII^{ème} siècle, représente schématiquement le Linceul avec ses originalités : tissu en chevrons, brûlures en L, absence des pouces, et un repli du Linceul sous le fessier qui n’a été mis en évidence sur le Linceul qu’en 2008, par Th. Castex. (cf. fig. 1 p. 17)

Le signifiant du signe est donc déjà une question en lui-même.

- Il ne peut être compris que dans un contexte de sens. De ce fait, les interprétations du signe sont encore plus diverses que pour le tombeau vide.

* Certains parlent de supercherie et de fausses reliques. Ils affirment que l'empreinte a été faite par frottis sur un bas-relief.

* D'autres reconnaissent que l'on ne sait pas actuellement expliquer cette empreinte, mais ils pensent que l'on finira par en rendre compte sans avoir recours à l'hypothèse de la résurrection.

* D'autres mettent en œuvre un véritable questionnement, mais restent sceptiques par rapport au contexte de parole qui a toujours été associé à cette relique. Soit parce que le contexte de parole ne leur semble pas fiable, soit parce que le sens mis en jeu leur semble irrecevable.

* D'autres encore regardent de près et se sentent invités, par la singularité de ce qu'ils observent, à adhérer aux dires des disciples qui témoignent du fait singulier de la résurrection.

* D'autres considèrent le Linceul comme une preuve de la résurrection – mais ce n'est pas parce que l'empreinte concorde parfaitement avec les récits évangéliques de la Passion qu'elle prouve la Résurrection,

+ même si l'empreinte laisse penser que le corps n'est pas resté longtemps dans le Linceul et qu'il en a été retiré sans causer d'arrachement de fibres ;

+ même si l'on se risquait à attribuer la brûlure des fibres de lin à un phénomène nucléaire singulier.

Ces événements singuliers concordent particulièrement bien avec l'événement de la résurrection et nous interrogent fortement sur les liens possibles entre le Suaire et le ressuscité, mais, entre un détachement sans arrachement et un homme ressuscité capable de s'adresser à d'autres, il y a une distance considérable, de même entre un phénomène nucléaire pour le moins singulier et la résurrection.

La résurrection du Christ a pu entraîner des phénomènes physiques singuliers, tels que ceux que nous venons d'évoquer, mais ces événements physiques pourraient avoir d'autres causes, même si nous ne les connaissons pas actuellement.

Si nous sommes capables de voir les étoiles, alors l'observation au moyen d'une lunette astronomique peut nous désigner précisément l'étoile observée, mais si nous ne voyons pas les étoiles, l'orientation de la lunette n'aura aucun sens ; ou pour reprendre l'exemple de la tombe éventrée aujourd'hui dans un cimetière, il faudra bien d'autres considérations que les observations matérielles pour envisager l'hypothèse d'une résurrection, même si l'on trouvait dans le costume abandonné un taux de carbone 14 aberrant, par exemple si l'on trouvait dans un costume tissé et taillé selon le savoir-faire du XX^{ème} siècle un taux de carbone correspondant au XIV^{ème} siècle.

Pour croire que le Linceul est un signe de la résurrection du Christ, il faut la conjugaison de plusieurs éléments et registres :

- la connaissance des particularités physiques du Linceul ;
- la rencontre du Christ ressuscité, ou la foi dans les témoins de la résurrection. Hormis Jean, les disciples n'ont pas cru en la résurrection avant la rencontre du Christ ressuscité. Sans elle, le tombeau vide et les linges abandonnés restaient une énigme ;
- l'adhésion au contexte de sens proposé par les Evangiles, eux-mêmes compris à la lumière de tout ce qui concerne Jésus dans les Ecritures (Lc, 24). Cette adhésion au contexte de sens ne se fait pas si elle ne rejoint pas l'attente ou l'espérance inscrite dans notre cœur.

C'est la conjugaison de ces différents registres qui fait du Linceul un signe.

Le Linceul comme signe peut donc :

- * conforter la foi de ceux qui croient en la résurrection, et orienter leur conception de l'événement : si l'on en croit les études actuelles sur le Linceul, la résurrection a effectivement concerné le corps physique de Jésus ; la résurrection dont parlent les évangiles n'est pas une expression métaphorique ;
- * rester un simple questionnement scientifique pour les chercheurs physiciens, chimistes, historiens qui ne sont pas croyants. Le scientifique, s'il se limite à sa discipline, recherchera toujours une cause physique à un événement physique.

Il restera indéfiniment dans ce qu'E. Kant appelle la chaîne de causalités empiriques (cf. Les antinomies de *la critique de la raison pure*) ;

- * être un signe de contradiction pour d'autres, qui refusent de faire entrer dans leur questionnement des observations bien établies, et qui disent par là-même leur "*mauvaise foi*";
- * inviter les hommes en quête de sens à se poser la question de la résurrection ; mais il ne peut leur faire signe que si les hommes qui proposent cette interprétation se révèlent crédibles, c'est-à-dire s'ils manifestent que leur souci fondamental est de faire vivre ceux à qui ils s'adressent et pas de leur montrer qu'ils ont tort. Si nous espérons qu'ils s'ouvrent à ce que le Linceul désigne, il nous appartient alors de montrer que le sens dans lequel il s'inscrit est digne de foi, ce qui suppose de les inviter à découvrir bien d'autres choses que le Linceul ; il s'agit de leur permettre d'expérimenter la joie qu'il y a à vivre les béatitudes, la joie qu'il y a à participer à la construction du Royaume de Dieu, un Royaume où les cœurs vivent en communion, un Royaume où l'amour est plus fort que la mort.

Martin Pochon s.j.